

L'HÉRITAGE PROPHÉTIQUE ET LES FITNAS OU L'HISTOIRE-MATRICE

Après la mort du Prophète, éclata une véritable crise touchant à la poursuite de son héritage : *qui lui succèdera à la tête de la communauté ?*

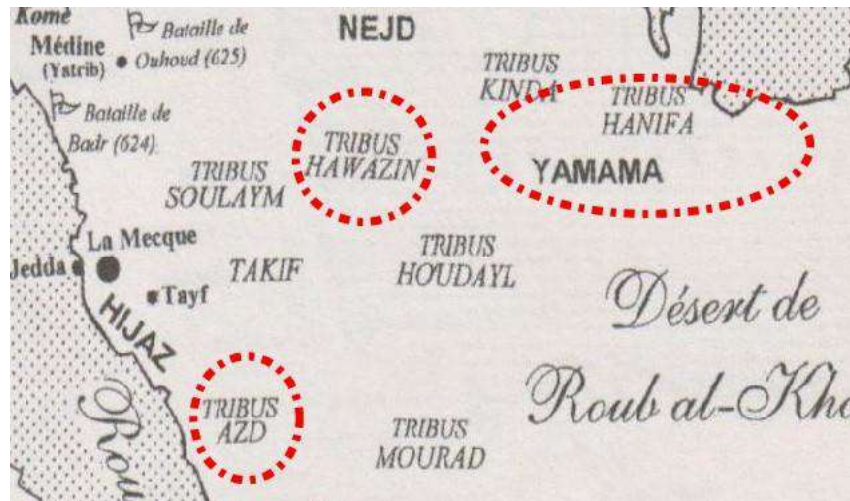
Lors de la mort du Prophète, les anciennes rivalités resurgirent : les Médinois se réunirent à la Saqīfa de la tribu des Sā'ida, ils voulurent élire Sa'd b. 'Ubāda comme successeur du Prophète à la tête de la communauté. Abū Bakr et 'Umar l'apprirent et accoururent, on échangeait avec fracas car selon ces derniers jamais un non-Qurayshite ne serait obéi par les tribus de l'Arabie ; on pensait à 'Umar mais il y eut des réticences. Les Anṣars proposèrent qu'il y ait deux dirigeants (un Qurayshite et un parmi eux), finalement 'Umar fit son allégeance à Abū Bakr et malgré quelques réticences on finit par le suivre. Leur appartenance à des petits clans de Quraysh pouvait assurer aux présents qu'ils ne favoriseraient pas les clans puissants de Quraysh. Toutefois, selon beaucoup de sources arabes anciennes, Sa'd b. 'Ubāda n'accorda pas à Abū Bakr son allégeance, il maintiendra son refus et quittera Médine pour la Syrie peu après l'accession de 'Umar au califat où il mourra.

Pendant ce temps, autour du corps du Prophète défunt, son clan le plus proche : 'Alī, al-'Abbās, Usāma b. Zayd, Fāṭima et quelques autres se chargèrent de l'enterrement qui fut sommaire. En guise de protestation à l'égard d'Abū Bakr, 'Alī mit du temps avant d'accorder sa *bay'a* au calife.

Consolidation interne de la *umma*

C'est Abū Bakr qui unifia l'Arabie sous la bannière de l'islam en fait et il le fit jusqu'à sa mort en 634, seul calife-successeur à mourir de mort naturelle.

La tradition désigne sous le nom de « guerres d'apostasie » (*hurūb al-riḍḍa*) des expéditions lancées contre nombre de tribus bédouines qui refusaient désormais de payer la *zakāt* (notamment : 'Azd, Ghatafān et Hawāzin), attachées qu'elles étaient à leur indépendance ancestrale et interprétant la mort du Prophète comme un coup d'arrêt à l'obéissance fiscale. Enfin, dans la région de la Yamāma, la tribu des Ḥanifa et son prophète Maslama (appelé par les musulmans « Musaylima le menteur ») se rebella, il fut combattu et tué dans une bataille difficile où périrent de nombreux compagnons-récitateurs du Coran.



Consolidation externe de la *umma*

Après la mort du premier successeur du Prophète, c'est 'Umar qui prit le relais de 634 à 644 en tant que *Amīr al-mu'minīn* (« Commandeur des croyants »). C'est sous son règne que se fit la conquête de Byzance et de la Perse sassanide.

Prise de Damas en 635, bataille de Yarmouk en 636 où l'armée byzantine est défaite, beaucoup d'Arabes stationnés en Syrie se rallièrent aux musulmans et destruction de l'armée centrale sassanide en 637 à la bataille de Qādisiyya.

Raisons de la victoire : aucune idée de convertir les autres peuples mais celle de faire régner l'autorité de Dieu par l'islam (l'objectif était que « la parole de Dieu soit la plus haute » et non pas la conversion forcée). De même, une barrière sociale existait à la conversion : à cette époque, quand un non-Arabe se convertissait il s'affiliait (*walā'*) à une tribu arabe. D'ailleurs les troupes Ghassanides se soumirent à l'islam mais sans se convertir, elles restèrent chrétiennes. Plus particulièrement en Syrie, la soumission des paysans à une forte pression fiscale par l'empire byzantin et les persécutions confessionnelles facilitèrent la conquête musulmane.

2^e vague de conquête : de ces nouveaux territoires, on créa des villes de garnison (*amṣār*) d'où repartirent les armées, ex. Baṣra et Kūfa (séparation des combattants avec les populations) ; ces villes avaient leurs mosquées (lieu plus polyvalent que la célébration du culte, rassemblement à fonction socio-politique également). À Baṣra on divisa les combattants en *aḥmās* (cinq groupements tribaux) coïncidant avec les divisions tribales (facilité de mobilisation). Chacune avait son gouverneur (*wālī*), nommé par le calife, il dirigeait la prière du vendredi et les expéditions militaires puis centralisait le tribut de son territoire pour l'envoyer à Médine, siège du pouvoir. Enfin, il arbitrait également les litiges conformément à l'esprit du Coran (pas de jurisprudence codifiée et unifiée encore à cette époque). À Kūfa on divisa les combattants en *asbā'* (sept groupements tribaux), on y trouvait des membres de tribus de l'Arabie entière mais avec une forte minorité yéménite (les Kinda) et parmi tous ces hommes des combattants de la bataille de Qādisiyya. La terre était riche et fertile (le *sawād* irakien).

639 : expédition en Égypte (grenier à blé de l'empire byzantin) lancée à partir de la Palestine. En 641, domination de la majeure partie du pays, on créa alors la ville de garnison de Fustāṭ.

Rq. : en Syrie pas de ville de garnison, on s'installe à Damas directement de par la présence d'Arabes avant la conquête et de liens forts avec le commerce, le gros des combattants occupe les demeures laissées vacantes par les habitants conquis.



(source : Pascal Buresi, *Géo-histoire de l'Islam*, Paris, Belin « sup/histoire », 2005, p. 95)

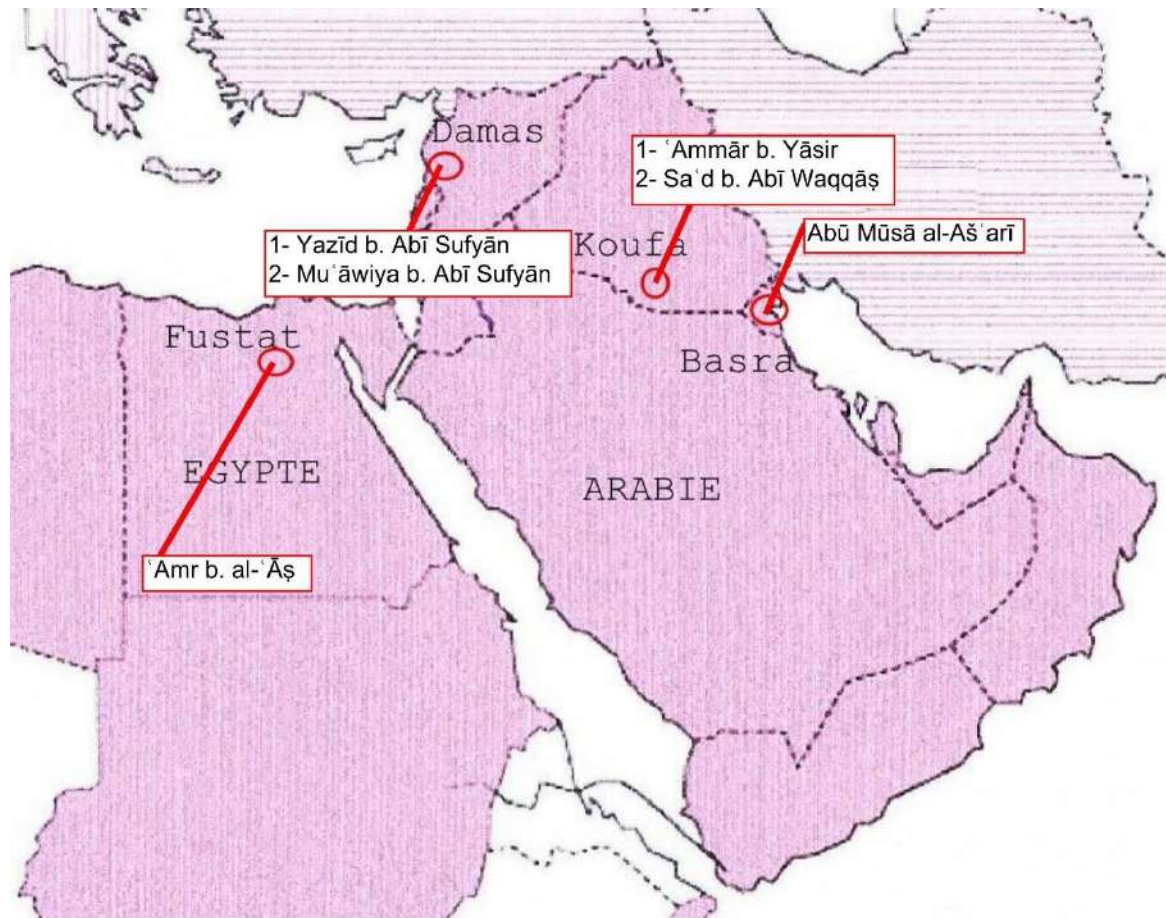
Arrêt sur image : masse immense de populations dont la majorité n'est pas musulmane mais possède un statut « *ahl al-dimma* ». Organisation propre, protégés en échange d'un tribut, ils sont de statut inférieur. Pas d'anachronisme ici encore, nous sommes loin du statut égalitaire conféré par la citoyenneté, phénomène récent dans l'histoire de l'humanité, l'on peut toutefois remarquer que ce statut constituait une certaine avancée pour l'époque dans la prise en compte des minorités d'un empire.

Les problèmes rencontrés par les responsables de la conquête (références religieuses, généraux d'armée, califes, ses conseillers, etc.) étaient réglés au cas par cas et aucun corpus de règles codifiées de jurisprudence n'existait alors, hormis des principes, une tradition vivante à partir de l'expérience du Prophète (vécue personnellement par certains). En gros, tout ce qui n'allait pas à l'encontre de ces principes était accepté (ex. administration sassanide, monnaie byzantine...).

Umar, le législateur

Le choix de ses gouverneurs était basé sur le savoir-faire diplomatique, la perspicacité financière, quant à l'extraction sociale ou la proximité avec la geste de l'islam, ce n'étaient pas forcément des critères premiers (ex. : choix de placer gouverneurs deux membres des Umayya, voir ci-dessous).

Choix des gouverneurs :



DAMAS

Yazīd b. Abī Sufyān s'était distingué lors de la conquête de la Syrie, c'est son frère qui prit le relais, Mu'āwiya b. Abī Sufyān ;

KŪFA

On confia en même temps la charge du « Trésor public » (*bayt al-māl*) à 'Abd Allāh b. Mas'ūd.

Mise en place du *dīwān al-ʿaṭā* (« registre des pensions ») - 641 : on enregistre le nom de tous les musulmans ayant participé à la conquête en établissant une distinction en fonction de la *sābiqa*, ancienneté dans la geste prophétique (les participants à Badr obtiennent une pension supérieure aux *ṭulaqā'*, dans ce système 'Ammār b. Yāsir par ex. perçoit beaucoup plus que le noble Mu'āwiya, etc.). Les conquérants des villes de garnison préservent ainsi leur identité et se lancent dans une lutte perpétuelle de conquêtes, les vaincus quant à eux restent sur leur terre et rémunèrent les premiers par la *ḡizya* (par tête) et le *ḥarāḡ* (sur la terre) qui sont distribués sur place. Les combattants ainsi rémunérés ne se préoccupent pas de leur quête alimentaire. Quant à l'élite des compagnons, elle est maintenue à Médine et une pension spéciale est allouée pour le clan du Prophète, les membres de Hāšim (*cf.* Coran xxxiii, 33).

‘Umar est dépeint par la tradition arabe ancienne comme ayant une faculté de discernement très développée (*al-fārūq*), il fut certainement un législateur : il interdit l’ancienne union temporaire dite *mut‘a*, il punit plus sévèrement l’adultère (de la flagellation coranique à la lapidation mosaïque), il fixa le calendrier hégirien lunaire alors que la majorité environnante utilisait des solaires (achèvement du processus de rupture / construction identitaire de la *umma*), cloisonna les grands compagnons à Médine et encouragea à la conquête perpétuelle en maintenant les terres conquises cultivées par leurs anciens propriétaires.

La succession de ‘Umar

Avant sa mort (assassiné par un zoroastrien semble-t-il), il choisit six hommes parmi les grands compagnons qurayšites (vieille garde) afin de désigner en leur sein le futur calife (‘Amr b. al-‘Āṣ qui voulut en faire partie se vit rétorquer : « On ne peut y placer quelqu’un ayant pris les armes contre le Prophète »). Il s’agissait donc d’une consultation-cooptation (*šūrā*) d’une élite entre elle :

- ‘Alī (clan des Hāšim, jeune),
- ‘Uṭmān (clan des Umayya, riche),
- ‘Abd al-Raḥmān b. ‘Awf (clan des Zohra, homme riche et écouté),
- Sa‘d b. Abī Waqqāṣ (clan des Zohra, héros de Qādisiyya, personnalité à tendance neutraliste),
- Zubayr b. al-Awwām (clan des ‘Abd al-‘Uzza, « l’apôtre du Prophète », très riche),
- Ṭalḥa b. ‘Ubayd Allāh (clan des Taym comme Abū Bakr, très riche).

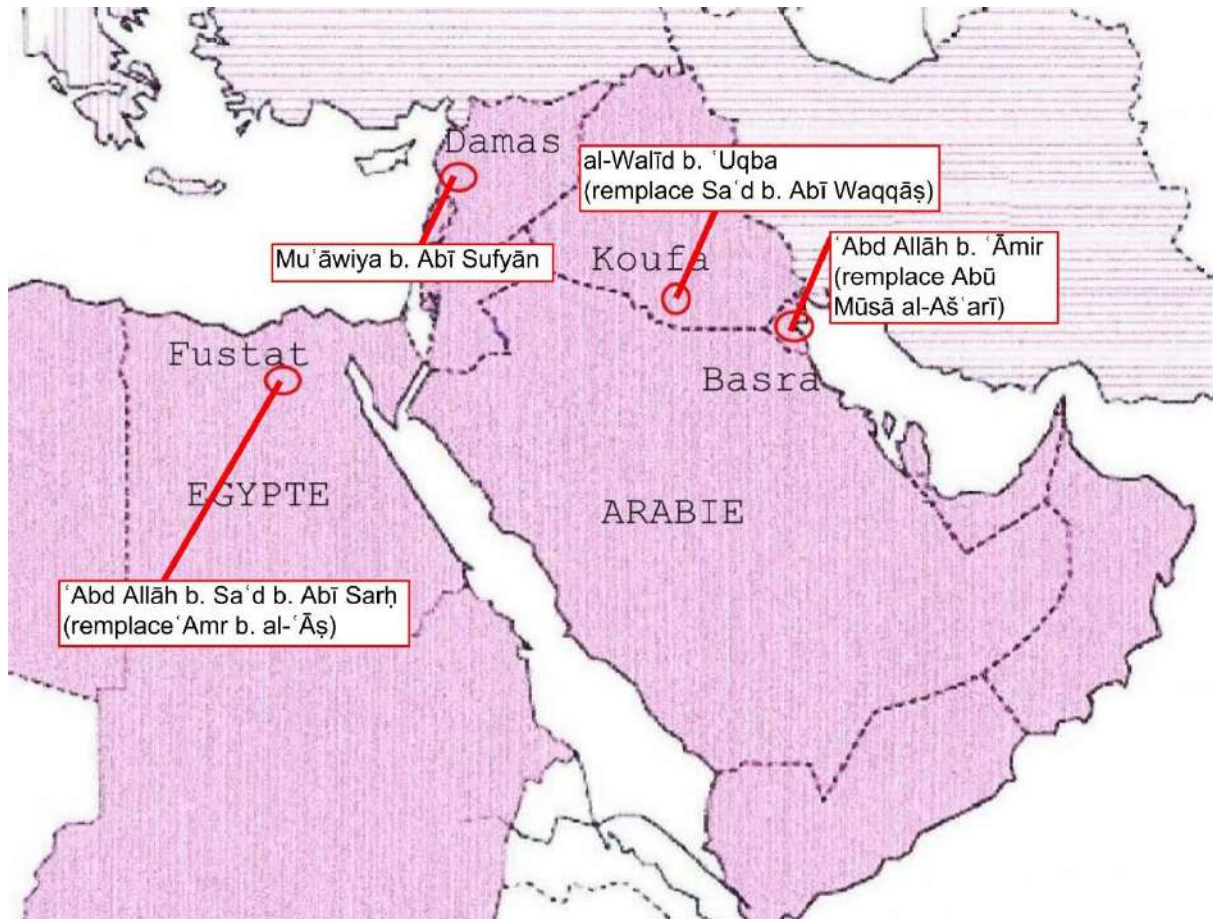
Parmi les règles établies par ‘Umar, si égalité il y avait entre les six, alors le clan dans lequel se trouvait ‘Abd al-Raḥmān b. ‘Awf aurait le dernier mot. Finalement, ‘Abd al-Raḥmān b. ‘Awf se retira des califes potentiels en échange de la désignation du calife par ses soins. On rapporte qu’il consulta plus largement qu’auprès des six et trancha pour ‘Uṭmān, c’est lui qui fut désigné. Il synthétisait à lui seul les deux systèmes de valeur car au cœur de Qurayš et au cœur de l’islam naissant.

Héritage de ‘Umar : continuités et ruptures

Poursuite de la conquête (l’est de l’Iran : Ḥurāsān), grâce au savoir-faire persan et égyptien le calife met en place une force navale entraînant la perte pour les Byzantins de Chypre et pousse avec une modeste razzia en 648 jusqu’en Ifrīqiyya (région regroupant les actuelles Lybie et Tunisie). Période de « halte » après ces années d’immenses territoires conquis et cet afflux de richesses. Par opposition à ‘Umar, le nouveau calife autorise les compagnons à se répandre dans les *amṣārs* et alors que le premier le leur interdisait pour qu’ils repartent à la conquête voire les confinait à Médine).

Période de libéralités du calife, il faisait profiter de nombreux dons ses favoris ou ses proches parents : ex. son cousin Marwān b. al-Ḥakam et son père al-Ḥakam que le Prophète avait pourtant tout deux bannis à Ṭā'if, furent libérés et perçurent du calife de grosses sommes d'argent.

Choix des gouverneurs :



KŪFA

Al-Walīdb. 'Uqba (parmi les *ṭulaqā'*) fut très mal accepté car il était connu pour sa moralité très douteuse ;

FUṢṬĀṬ

'Abd Allāh b. Sa'd b. Abī Sarḥ était le cousin et frère de lait de 'Utmān, sa réputation était sulfureuse car ancien secrétaire du Prophète qui s'enfuit en reniant l'islam et qui faisait courir le bruit qu'il pouvait produire lui-même un Coran, épargné à *fath* makka par la seule intercession de 'Utmān ;

BAṢRA

'Abd Allāh b. 'Āmir (du clan Umayya et très jeune).

Crise de la politique califale

En 649, soit quatre ans après la nomination contestée à Kūfa de Walīd b. ‘Uqba, ‘Abd Allāh b. Mas‘ūd (*mawlā* « confédéré » des Zuhra) qui était toujours trésorier de la ville, réclamait au gouverneur le remboursement de ses emprunts qui tardait et ne venait pas. Il démissionna de son poste mais resta enseigner dans sa ville où il devint un pôle important d’enseignement du Coran (prémices des écoles juridiques du VIII^e) en y distillant une critique des agissements du calife ‘Uṭmān. La tradition rapporte que dans cette ville, un crieur appelait à la récitation du Coran et, selon que l’on suivait la lecture d’Abū Mūsā al-Aš‘arī ou celle de ‘Abd Allāh b. Mas‘ūd, on se plaçait à un endroit différent de la mosquée. Les critiques de ce dernier furent rapportées par le gouverneur à son frère qui le fit appeler à Médine et le châtia sévèrement en l’empêchant de sortir de Médine. Il y mourut en 652.

‘Ammār b. Yāsir (*mawlā* « confédéré » des Maḥzūm) également fut châtié gravement en public suite à ses critiques ouvertes de la politique califale au point où sa tribu menaça le calife en personne que, s’il venait à mourir de ses blessures, elle se vengerait en tuant un membre du clan Umayya (de ‘Uṭmān). Cela fit grand bruit, ‘Alī et les « mères des croyants » protestèrent publiquement en exprimant leur condamnation des agissements du calife. ‘Ammār b. Yāsir fut épargné mais restera suite à cet événement l’un des plus importants agitateurs lors de la révolte contre le calife.

Environ 650-1 : prédication à Damas du compagnon Abū Ḍarr al-Ġifārī face au gouverneur de la ville contre les richesses inconsidérées et la « trahison des idéaux de la première heure ». Il encourageait à redistribuer aux pauvres et faisait l’éloge du dépouillement matériel. Mu‘āwīya s’en plaint au calife et celui-ci fait venir à Médine le “gêneur” : devant le calife il maintient ses positions et persiste puis est exilé dans un lieu désertique à Rabḍa où il mourra deux ans plus tard, seul.

La vulgate ‘uṭmānienne

Toujours en 650-1, les sources nous rapportent que le compagnon Huḍayfa b. al-Yamān découvre avec grande stupeur lors d’une campagne militaire au sud de la mer Caspienne (actuel Azerbaïdjan) que l’on diverge et s’entre-déchire sur des différences de récitation du Coran. Il se rend alors à Médine auprès du calife ‘Uṭmān afin de trouver une solution pour ne pas que la communauté « se divise sur son Livre sacré comme se sont divisés les juifs et les chrétiens » (selon le *ḥadīṭ* en question). C’est ainsi qu’est expliquée l’établissement de la vulgate ‘uṭmānienne à partir d’une copie sur papyrus précédemment établie par une équipe de scribes autour de Zayd b. Ṭābit sous le califat d’Abū Bakr et remise à Ḥafṣa, fille de ‘Umar. On confia cette tâche au même Zayd qui utilisa pour ce faire la précédente version ainsi que des témoignages oraux. Ensuite le calife ordonna qu’on brûle toutes les versions et que sa vulgate soit recopiée en six exemplaires envoyés à la Mecque, Damas, au Yémen, à Baṣra et Kūfa, la dernière devant rester à Médine.

Arrêt sur image : standardisation du Coran

- (selon la vision traditionaliste) la révélation s'étendit sur vingt-trois ans, unification d'un *muṣḥaf* (« volume ») provisoire à partir de matériaux de fortunes, le Prophète supervisa ce travail, après sa mort et à l'aide de la mémoire des Compagnons, le calife Abū Bakr réunit une commission dirigée par Zayd b. Tābit qui produisit un *muṣḥaf* complet remis à Ḥafṣa, fille de 'Umar, réputée pour son aptitude à connaître l'écrit, sous le califat de 'Uṭmān b. 'Affān cette fois il apparaît des divergences de lectures (*qirā'āt*) que rapporte le compagnon Ḥudayfa b. al-Yamān¹ dans une célèbre tradition. 'Uṭmān ordonna alors à la commission dirigée à nouveau par Zayd b. Tābit de renouveler l'opération à partir du *muṣḥaf* de Ḥafṣa en y incluant ces variantes de lecture que rapportent les Compagnons. De ce travail on produisit la vulgate officielle dite 'uṭmānienne et le calife ordonna de brûler les autres copies, malgré des oppositions dont celle de 'Abd Allāh b. Mas'ūd qui en fin de compte plia face au « consensus » (*iğmā'*). Enfin, aucun changement notable jusqu'à nos jours, ces variantes acceptées de l'époque se retrouvent actuellement dans environ sept à quatorze « lectures » (*qirā'āt*) du Coran toujours enseignées et apprises par cœur ;
- (critique orientaliste classique) une tradition scientifique hypercritique a considéré et considère (bien qu'elle ne soit plus majoritaire aujourd'hui) les sources arabes anciennes comme non fiables, que ce soient la poésie antéislamique, le Coran, les *ḥadīth*-s ou la tradition historique arabe, elle ne reste que le produit des VIII^e-IX^e siècles lors de l'opération de *tadwīn* du patrimoine arabe lancée sous l'empire 'abbāsside. Parmi les savants ayant adopté cette posture hypercritique : l'Anglais David Margoliouth (m. 1937) de l'Université d'Oxford, maître du penseur moderniste égyptien Tāhā Ḥusayn, l'on peut citer également l'islamologue anglo-germanique Joseph Schacht (m. 1969) ou encore le Français Régis Blachère (m. 1973) et enfin l'Américaine Patricia Crone (m. 2015) ;
- (tradition actuelle qui oscille entre acceptation des sources arabes et critique moins radicale des sources) l'on peut citer le codicologue François Déroche qui a travaillé sur les manuscrits anciens du Coran et qui accepte le fait qu'il y eut des retouches/variantes du texte coranique d'origine produites par son historicité (ex. les manuscrits découverts à Sanaa au Yémen prouvent cela) mais ces différences restent globalement assez minimes, on peut citer également l'Allemand Harald Motzki qui considère que des sources écrites relativement fiables émergèrent dès la fin du VII^e siècle.

Enfin, l'on pourrait – sur un registre parallèle – mentionner les travaux importants de Mohammed Arkoun sur la perte indiscutable de la réception première orale du Coran et sa transposition sous forme écrite et la transmission (voir cours de Licence 2^{ème} année).

¹ Exemple parmi d'autres de ces variantes, la tradition nous apprend qu'une variante de lecture est justement rapportée par ce compagnon qui la tiendrait de 'Abd Allāh b. Mas'ūd : plutôt que de réciter, selon la vulgate actuelle, le verset Coran 92 : 3 (*wa-mā ḥalaqa al-ḍakar wa-l-unṭā* « Par ce qu'Il a créé, mâle et femelle »), cette variante propose seulement : *wa-l-ḍakar wa-l-unṭā*.

La révolte contre ‘Uṭmān et son assassinat

Aux environs de 653, une délégation de Kūfa vint se plaindre au calife de leur gouverneur et témoigne de ses “débordements moraux” (notamment ivrognerie). Le calife est réticent à lui appliquer un châtement mais face à la pression c’est ‘Alī qui sera chargé d’exécuter la sentence. Le calife remplace alors Walīd b. ‘Uqba par un autre membre du clan Umayya mais pieux celui-là, Sa‘īd b. al-‘Āṣ. Toutefois des troubles persistent dans la ville, le calife convoque ses gouverneurs et profitant du départ du leur, les Koufiotes le destituent symboliquement et désignent Abū Mūsā al-Aṣ‘arī (déjà gouverneur de la ville auparavant) ; on remarque lors de cet événement la présence du respecté général Ḥuḍayfa b. al-Yamān. Ce fut la première révolte qui réussit sous ‘Uṭmān.

Environ 654 : contingents d’Égypte (les plus révoltés), de Baṣra et de Kūfa qui campent autour de Médine. Leur objectif consistait à présenter leurs doléances afin que le calife change de politique. Ils se plaignent en plus des éléments vus auparavant, de l’injustice de leur gouverneur (surtout en Égypte : intention de destituer ‘Abd Allāh b. Abī Sarḥ) à l’instar de Kūfa. Le calife acquiesce aux doléances mais en repartant en Égypte, ce contingent se sent trahi nous disent les sources car il aurait découvert une missive secrète envoyée à leur gouverneur par le calife lui ordonnant de tuer tous les « comploteurs ».

Interprétations existantes de cet événement :

- 1) complot interne contre la *umma* [*interprétation répandue dans les milieux musulmans sunnites pratiquants : vision simpliste, c’est prêter trop de pouvoir à une poignée d’individus et c’est prendre les contemporains des événements et notamment les compagnons pour des gens facilement manipulables*] ;
- 2) le calife ne voulait pas dès le début satisfaire la demande des insurgés, il considérait que sa position califale lui permettait de satisfaire sa vision clanique/tribale de la politique [*interprétation critique à l’égard du calife : c’est vraisemblable car il est clair qu’il n’avait pas la même vision du pouvoir que son prédécesseur ‘Umar ; il faut toutefois garder une certaine réserve à l’égard des sources, elles sont postérieures aux événements et furent l’objet d’utilisations idéologiques par les groupes qui tentaient de se légitimer*] ;
- 3) le puissant et influent entourage du calife le poussa à réorienter sa politique et à changer d’avis [*interprétation critique à l’égard des compagnons : c’est vraisemblable même si c’est prêter au calife une certaine faiblesse, généralement c’est l’avis partagé par ceux qui tentent d’excuser le calife mais tout en reconnaissant ses erreurs politiques ; il faut toutefois garder une certaine réserve à l’égard des sources, elles sont postérieures aux événements et furent l’objet d’utilisations idéologiques par les groupes qui tentaient de se légitimer*].

À partir de là, certains compagnons de la première heure vont garder la maison du calife mais sans une surveillance aussi efficace face aux révoltés (possible qu'ils aient rejeté l'influence de l'entourage du calife ?) ; d'autres (parmi les compagnons moins anciens) en revanche vont rejoindre les assiégeants.

Siège : deux mois (interdit au calife de plus en plus de se mouvoir) ; les assiégeants voulaient qu'ils se démettent mais lui disait « Je n'enlèverai pas un vêtement dont Dieu m'a revêtu ».

Après cette « attente », les choses s'accélérent et les plus déterminés vont assassiner le calife (parmi les meurtriers le fils d'Abū Bakr, Muḥammad) : il est possible aussi que cette agression soit due à la crainte de voir arriver les troupes de Syrie que 'Utmān avait réclamées au gouverneur Mu'āwiya et ainsi de voir leurs exigences non satisfaites voire leurs personnes menacées de mort.

Le calife fut assassiné assez aisément car, de par la tradition arabe ancienne, le chef était censé être au même niveau que ses administrés, malgré la grandeur de l'empire. L'on peut analyser son assassinat par une réaction de l'islam égalitaire vis-à-vis d'un retour au règne des nobles de Qurayš. Il serait mort jeûnant et lisant une copie du Coran, le sang aurait coulé sur le papyrus.

Événement fondateur de la scission de la *umma* : par le meurtre chacun se trouve enfermé dans ses positions, toute la *fitna* se déroule ensuite à l'intérieur de cette matrice.

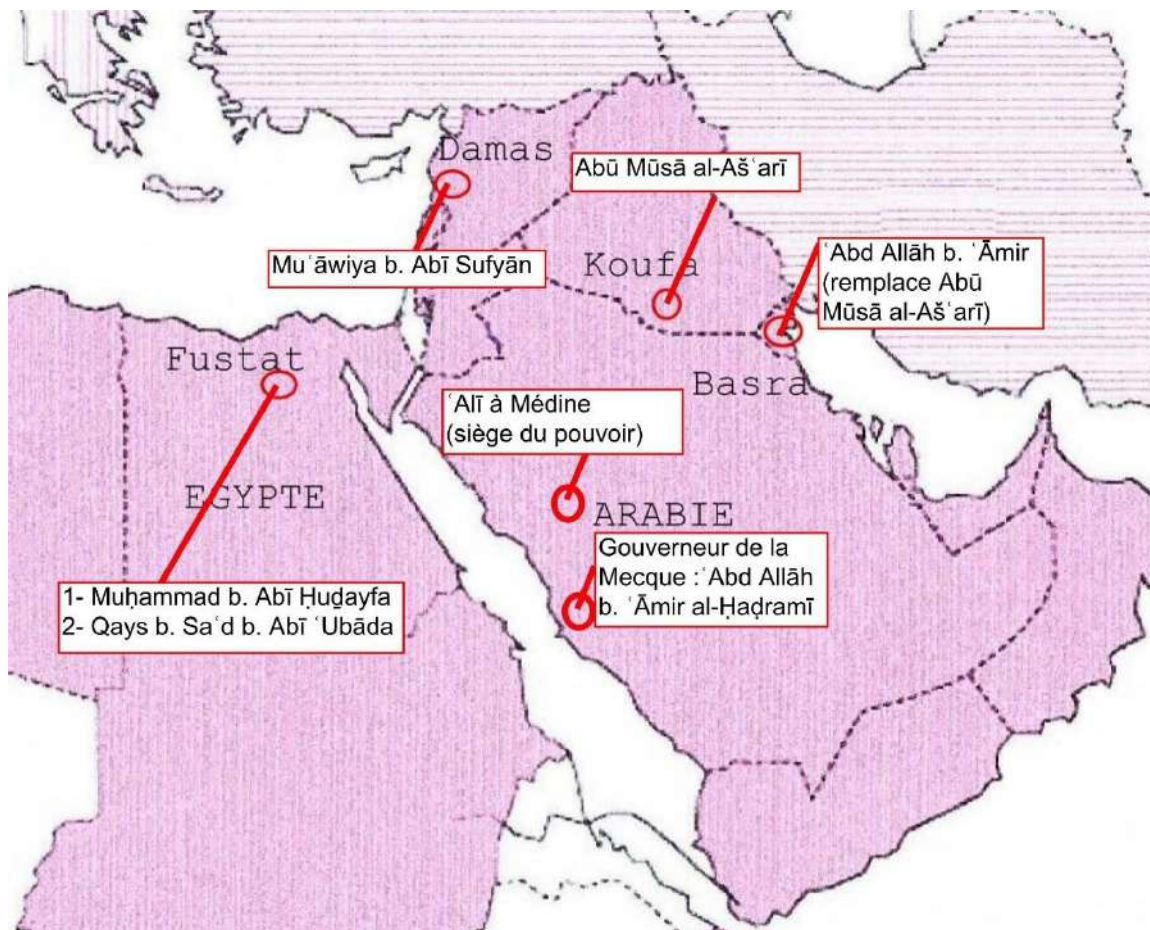
‘Alī ou le califat controversé (656-661)

Après le meurtre, les Anṣārs se ruèrent sur ‘Alī pour lui offrir leur allégeance (panique car sans chef, la *umma* en de telles circonstances pouvait se disloquer).

Tragédie de ‘Alī : accepter l’allégeance c’était protéger la *umma* d’une dislocation définitive mais également se faire l’otage de la révolte car c’était accepter le fait accompli de l’assassinat du calife. Raison pour laquelle les réactions ne se firent pas attendre :

- refus de Ṭalḥa et Zubayr de donner leur allégeance au calife mais ils furent obligés de la lui donner à contrecœur ;
- neutralisme de ‘Abd Allāh b. ‘Umar, Sa‘d b. Abī Waqqāṣ, Zayd b. Ṭābit, Usāma b. Zayd et quelques autres.

La majorité donne sa *bay‘a*, les provinces aussi, excepté Damas, tenue par Mu‘āwiya qui rejette le gouverneur envoyé par ‘Alī et laisse traîner les choses. La marge de manœuvre du gouverneur de Syrie n’est pas bien grande encore car pour le moment rien ne peut être entrepris sans l’appui de grandes figures de l’islam (Mu‘āwiya est un tard venu à l’islam, il est issu des musulmans appelés *ṭulaqā*, il souffre donc d’un manque de légitimité, qui allait finalement venir d’une des femmes du Prophète). Pendant ce temps, le nouveau calife place des hommes de confiance dans les différentes provinces en son nom, voici la situation :



FUṢṬĀṬ

La population accepte l'allégeance du nouveau calife 'Alī.

DAMAS

Refus de la population mais son gouverneur, Mu'āwiya b. Abī Sufyān n'a pas assez de légitimité pour porter la révolte au nom de 'Utmān.

KŪFA

'Alī y envoie un gouverneur mais il est refusé et les notables de la ville imposent le neutraliste Abū Mūsā al-Aš'arī.

BAṢRA

La ville accepte le gouverneur envoyé par 'Alī.

Levée de la triade ‘Ā’iṣa-Ṭalḥa-Zubayr

Elle prit l’initiative en propageant l’idée qu’il fallait agir face à l’injustice que constitua le meurtre de ‘Uṭmān afin de dissuader de futurs opposants. Il ne fallait effectivement plus que le détenteur de l’autorité suprême soit à l’avenir menacé. Enfin, ‘Uṭmān avait été un grand compagnon aux côtés du Prophète, le tuer signifiait aussi égratigner la légitimité de l’islam ; ce qui était à ses yeux inacceptable.

Son appel fut entendu des banū Umayya mais également de deux grands compagnons, Ṭalḥa et Zubayr, à eux trois ils avaient ainsi la légitimité nécessaire pour se lever sans besoin de l’aval du nouveau calife ‘Alī. Ils formèrent une troupe de mille hommes environ et partirent pour Baṣra qui avait donné sa *bay‘a* à ‘Alī en acceptant le nouveau gouverneur qu’il avait envoyé. Nombre des participants à l’assassinat de ‘Uṭmān s’y trouvaient mais également des sympathisants du calife défunt, ce qui permettait de penser que ces derniers allaient aider la triade dans son expédition punitive.

Des tractations s’opérèrent avec les chefs de tribu, la triade réclama les meurtriers du calife et, face à eux, le gouverneur de ‘Alī (‘Uṭmān b. Hunayf) s’y opposa. Toutefois, l’appel de ces grandes figures renversa l’équilibre et finalement on chassa le gouverneur qui se rendit auprès du calife à Médine. Environ 600 hommes furent exécutés, ce dont se souviendront les Baṣriens (voir peu après).

Pour stopper cette initiative qui entamait son autorité et déstabilisait ses alliances, ‘Alī se tourna vers Kūfa pour rallier des fidèles à sa cause, toutefois, de par la position neutraliste de son prestigieux gouverneur, Abū Mūsā al-Aṣ‘arī, seul le quart des combattants potentiels fut mobilisé. En retour, ‘Alī parvint malgré tout à destituer ce gouverneur qui s’opposait indirectement à ses ordres et il reçut pour l’aider dans sa tâche l’appui important de la tribu des ‘Abd al-Qays, tribu immigrée de Baṣra où elle perdit beaucoup d’hommes par l’action vengeresse de la triade.

Bataille du Chameau : 656

Elle se déroula aux environs de Baṣra. Après une première bataille perdue par Ṭalḥa et Zubayr, toutes les forces se regroupèrent autour de ʿĀʾiṣā, assise dans le palanquin de son chameau. Ce lieu était le point critique de la bataille, on tentait de l'atteindre, on le défendait avec acharnement. Ṭalḥa fut blessé, il mourut peu de temps après et Zubayr, cherchant à se protéger, fut assassiné par un homme n'ayant apparemment pas participé à la bataille. Beaucoup de tués, des milliers, face à cela on décide d'en finir symboliquement en coupant les jarrets de la bête où se tenait ʿĀʾiṣā.

ʿAlī se comporta en magnanime, il adressa des reproches à ʿĀʾiṣā pour avoir causé cette bataille entre musulmans alors qu'elle aurait dû selon lui rester chez elle (selon l'injonction coranique aux femmes du Prophète) puis il ordonna que personne ne lui portât atteinte. Elle fut escortée jusqu'à Baṣra. Aucun pillage ne fut autorisé, chacun se désolait du massacre mais en ayant la bonne conscience d'avoir accompli ce qu'il pensait être juste (les partisans de la triade pour avoir vengé le calife défunt et les partisans de ʿAlī pour avoir unifié la *umma* sous l'ordre de son nouveau calife).

Le siège du pouvoir califal était désormais à Koufa, Ibn ʿAbbās était le gouverneur de Baṣra et l'Égypte était aux mains de Muḥammad b. Abī Bakr. ʿAlī envoya un émissaire au gouverneur de Damas, Muʿāwiya, pour qu'il fasse allégeance au nouveau calife mais il refusa et, appuyé par ʿAmr b. al-ʿĀṣ, renvoya l'émissaire avec deux conditions :

- 1) exigence d'appliquer le talion aux meurtriers de ʿUṭmān ;
- 2) lancement d'une consultation en faveur d'un nouveau calife.

Bataille de Ṣiffīn (657)

La faction du Chameau éliminée, il ne restait plus pour le calife ʿAlī que Muʿāwiya en Syrie. ʿAlī lui envoya un émissaire, Saʿd b. Abī Waqqāṣ (noble, grand conquérant de l'Irak, n'ayant ni participé au meurtre de ʿUṭmān ni à la bataille du Chameau) pour qu'il lui prête serment d'allégeance. Muʿāwiya renvoya l'émissaire avec l'exigence du talion pour le meurtre de ʿUṭmān ainsi qu'une concertation pour l'élection d'un nouveau calife.

Positions contradictoires :

- Pour ʿAlī, il n'y a certes pas eu de consultation mais au vu des circonstances cela s'expliquait. Quant à la mort de ʿUṭmān, on rapporte de lui ce propos assez vraisemblable : « Je ne dirai pas qu'il a été tué injustement ni qu'il l'a été justement ». Enfin, il est détenteur de l'autorité califale légitime reçue des Muhāğirūn et des Anṣārs, Muʿāwiya n'est qu'un rebelle. Son principal soutien parmi les anciens compagnons, ʿAmmār b. Yāsir.

- Mu'āwiya : de statut islamique nettement inférieur car compagnon tardif du Prophète, issu du clan Umayya, sa légitimité puise dans la vengeance du meurtre du calife 'Uṭmān, son proche parent. Il détient également une force militaire très importante en Syrie. Ses fervents partisans sont 'Amr b. al-'Āṣ et 'Ubayd Allāh b. 'Umar.

Trois mois de préparation au conflit avant l'assaut qui dura, selon les sources, une à trois journées, le nombre de combattants était important, le nombre de 200.000 est cité (à prendre avec précaution bien entendu). Après quelques conciliabules, 'Alī ordonna la mobilisation générale. Le fils de 'Umar ('Ubayd Allāh) et 'Ammār b. Yāsir furent tués dans cette bataille sanglante et c'est l'armée de 'Alī qui semble avoir eu l'avantage. En plein combat, l'armée syrienne de Mu'āwiya brandit des *maṣāḥif* du Coran sur la pointe des lances (peu vraisemblable, des feuillets du Coran plutôt cela semble plus plausible), suivant en cela des appels des deux côtés à la trêve pour stopper cette tuerie en en appelant au « Livre de Dieu ».

Après la cessation des combats, on négocia et on se mit d'accord sur un « arbitrage » (*taḥkīm*) en désignant de part et d'autre deux arbitres. Cependant, une faction de l'armée de 'Alī refusa quant au principe même de l'arbitrage et se sépara du reste des combattants en arguant du slogan suivant : *lā ḥukm illā lil-Lāh* (« Nul arbitrage/jugement en dehors [de celui] de Dieu ») ; ils se nommaient eux-mêmes les *muḥakkima*. Ce n'est que plus tardivement lorsqu'ils rompent avec 'Alī qu'on les nommera les *ḥawāriğ* (« sortants »).

On choisit ensuite les deux arbitres, Abū Mūsā al-Aṣ'arī pour les partisans de 'Alī (ou les « Irakiens ») et 'Amr b. al-'Āṣ pour les partisans de Mu'āwiya (ou les « Syriens »), on rédigea alors le « Pacte de Ṣiffīn » en prévoyant la tenue de l'arbitrage final moins d'une année après. Il devra se tenir à mi-chemin entre Damas et Kūfa. Dans ce pacte, le titre de calife revenant à 'Alī n'aurait pas été mentionné, ce qui suscita la réprobation des *muḥakkima* et engendra une rupture avec l'armée de 'Alī mais pas encore de sécession. Au retour de Ṣiffīn, le groupe des *muḥakkima* est plus nombreux et plus fort, on parle de quelques milliers d'hommes. Ils vont s'isoler dans une localité proche de Kūfa, à Ḥarūrā'. Ils argumentaient de manière très binaire : leur combat est pour la vérité et donc renoncer au combat et accepter le « jugement des hommes » contre les infidèles au Livre de Dieu ('Uṭmān, 'Ā'īša, Ṭalḥa, Zubayr, Mu'āwiya, etc.) c'est faire preuve d'infidélité à cette vérité. Raison pour laquelle ils exigèrent de 'Alī qu'il se repente, le cas échéant c'est un *kāfir* « mécréant ».

Intervention de 'Alī et d'Ibn 'Abbās à Ḥarūrā' pour les ramener dans le camp des partisans du premier, on rapporte qu'après l'argumentation des deux hommes il ne restait plus que trois à quatre mille «*ḥāriğites*». Ces derniers se séparèrent définitivement de l'armée de 'Alī et jetèrent l'anathème sur tous ceux qui ne les rejoignaient pas.

On peut situer à partir de ce moment l'émergence de deux groupes idéologiques : les *ḥawāriğ* et le parti de 'Alī (*šī'at 'Alī*), noyau des futurs chiites.

Conférence du « Mont de l'arbitrage » (*ğabal al-taḥkīm*)

À Uḍruh (proche de l'actuelle Pétra – Jordanie), les arbitres, Abū Mūsā al-Aṣ'arī et 'Amr b. al-'Āṣ, se rencontrent, entourés de centaines de gardes des armées adverses ainsi que d'illustres compagnons présents : 'Abd Allāh b. 'Umar, 'Abd Allāh b. Zubayr notamment. Les deux arbitres ne tombèrent pas d'accord : Abū Mūsā en neutraliste proposa tantôt 'Abd Allāh b. 'Umar, tantôt un appel à la une plus vaste consultation tandis que 'Amr quant à lui ne cessa de proposer Mu'āwiya. 'Alī finit par dénoncer l'arbitrage et finalement resta le calife de ses territoires et Mu'āwiya le gouverneur des siens (il se proclamera un peu plus tard calife).

Épisode de Nahrawān : les ḥārīğites rassemblés dans la localité de Nahrawān (Irak) se faisaient appeler les « gens de la Vérité » (*ahl al-ḥaqq*), ils étaient reconnus pour leur piété et leur ascétisme. Sans grand honneur tribal, sans grand passé islamique, ils investissaient tout sur le Coran et la dimension religieuse. Ils étaient une minorité (autour de 4000) mais non négligeable. Après l'arbitrage, 'Alī leur écrivit pour obtenir leur aide afin de combattre les Syriens mais ils le déclarèrent apostat (*murtadd*), aucun retour possible après cela, c'était une déclaration de guerre pour le calife contesté.

Pour préparer la bataille pour le califat entre 'Alī et Mu'āwiya, le premier rassembla les Irakiens mais en chemin un événement détourna l'armée vers Nahrawān : une faction des ḥārīğites rencontra, aux alentours de Baṣra, un fils de grand compagnon, 'Abd Allāh b. Ḥabbāb b. Aratt al-Tamīmī qu'ils égorgèrent avec sa femme après avoir fendu le ventre de sa femme enceinte. La tradition rapport un grand émoi dans les rangs de l'armée de 'Alī qui se rendit vers leur repère à Nahrawān. Après un ultimatum pour qu'ils reviennent dans son armée et se repentent, on massacra les irréductibles (une poignée en réchappa). Au sortir de Nahrawān, l'armée irakienne de 'Alī n'éprouva plus la même ferveur, on ne sait pas très bien exactement ce qui se produisit mais 'Alī retourna à Kūfa avec ses partisans.

Mu'āwiya eut les coudées franches pour se proclamer calife et parvint à ranger sous son aile l'Égypte. Il tenta la même chose en Irak mais n'y parvient pas, 'Alī y détenait encore de vastes territoires.

Tentative de Mu'āwiya de prendre l'Arabie en envoyant un général très rude qui arracha la *bay'a* au Yémen, à Médine, puis à la Mecque (à l'aide des partisans de 'Uṭmān). 'Alī réagit en envoyant à son tour un général du même acabit qui tenta lui aussi d'arracher l'allégeance aux mêmes régions mais, arrivé à la Mecque, 'Alī venait d'être assassiné par l'un de ses anciens partisans : un ḥārīğite qui se vengea de l'épisode de Nahrawān. Ce général tenta alors d'exiger la *bay'a* en faveur du fils aîné de 'Alī, Ḥasan, mais face à la volonté d'apaisement et la stratégie de Mu'āwiya, le califat échoua à ce dernier qui devint le cinquième calife-successeur du Prophète Muhammad. Nous sommes en 661.